

En volées

« Quand enseigner Voltaire devient un acte citoyen »



La vidéo correspondant à ce numéro est disponible à l'adresse :
<https://youtu.be/d4Kgh65noNM>



N° 8 - Avril 2024

Directeur de la publication

François Jacob, professeur à
l'Université Jean Moulin –
Lyon 3

Comité de rédaction

Flávio Borda d'Água
Loïc Dechambenoit
Françoise Dubosson
Olivier Guichard
François Jacob
Victor Pierre
François-Xavier Verger

Revue publiée dans le
cadre du projet ENVOL de
l'Université de Lyon 3 – EA
3712 MARGE en partenariat
avec la Société Voltaire, le
Centre des Monuments
Nationaux – Château de
Voltaire et le soutien de la
Région Auvergne Rhône-
Alpes



Éditorial

Duel au cœur des Lumières

par Loïc DECHAMBENOIT

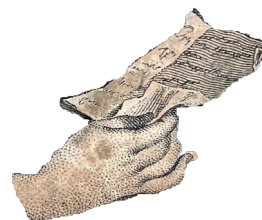
- Tiens, un nouveau !
- Encore un ? Qui est-ce ?
- « Résistant communiste ». L'un de vos disciples, donc.
- Vous vous moquez, monsieur !
- Voyons, Jean-Jacques, nous n'allons pas recommencer !

Dans le silence de la crypte, de part et d'autre de l'entrée, Voltaire et Rousseau taisent leur légendaire querelle. Pour la postérité, ils font la paire, une et indivisible. Que leur vaut cette union ? Est-ce le souvenir des révolutionnaires qui les ont jadis réunis au Panthéon afin de leur témoigner, à l'un comme à l'autre, la reconnaissance de la patrie ? Est-ce le sort qui, par leur mort à cinq semaines seulement d'intervalle, invite à célébrer leurs anniversaires en même temps ? Sont-ce les attaques parfois conjointes qu'ils subissent tout au long du XIX^e siècle ? Ou bien est-ce leur dispute, philosophique, littéraire et personnelle, qui fait d'eux les témoins privilégiés des contradictions internes aux Lumières comme des oppositions qui structurent aujourd'hui encore la société française ?

La querelle entre Voltaire et Rousseau a toujours fait l'objet d'une attention soutenue, notamment de la part de leurs détracteurs. Ils sont ainsi « jugés l'un par l'autre¹ » dans l'ouvrage que publie Charles Barthélémy en 1878 pour lutter contre les célébrations des centennaires de leurs morts et pour, d'un seul geste, les discréditer tous deux. Mais paradoxalement, alors qu'il ravive la querelle entre les deux philosophes, l'auteur les rassemble lui aussi autour d'un même objectif jugé hautement infâme : la préparation de la Révolution française. Il faut attendre 1983 et le livre de Henri Gouhier, *Rousseau et Voltaire : portraits dans deux miroirs*, pour sortir vraiment d'une logique de procès avec comme enjeu la supériorité de l'un sur l'autre. C'est ainsi que le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques, en 2012, a donné lieu à plusieurs expositions qui mettent en parallèle les vies mais aussi les postérités de Voltaire et Rousseau². Depuis lors, une histoire littéraire dépassionnée peut s'écrire sur l'une des plus célèbres disputes d'écrivains.

Or en huit numéros et un an et demi d'existence, notre revue *En Volées* n'avait guère laissé de place au philosophe genevois. Il était temps. Face à François Jacob, c'est donc Alain Grosrichard, professeur honoraire à l'université de Genève et ancien président de la Société Jean-Jacques Rousseau, qui revient sur l'histoire de la célèbre dispute, dans un échange plus courtois que ne pouvaient l'être ceux de Voltaire et Jean-Jacques. Leur entretien retrace les principales étapes de la querelle, marquées par des lettres, des confessions, des commentaires interposés. Nous donnons à lire ci-dessous quelques-uns de ces fameux écrits, objets d'une dispute purement textuelle. S'il faut re-

venir sur l'opposition entre Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, ce n'est plus pour les rabaisser l'un l'autre, mais bien parce qu'une telle opposition – et le paradoxe, cette fois-ci, n'est qu'apparent – les rassemble.



Voltaire et Rousseau

Nous avons choisi de présenter quelques-uns des textes « canoniques » de la querelle Voltaire-Rousseau en suivant le fil chronologique de leur relation, telle qu'elle est évoquée par Alain Grosrichard dans la vidéo du présent numéro. Il sera donc possible d'écouter celle-ci en s'arrêtant, de temps à autre, sur tel ou tel extrait, ou de se laisser au contraire bercer, tout d'une traite, par le rythme de ces textes souvent polémiques, quelquefois violents, mais toujours passionnés.

Nous commençons avec la lettre que Jean-Jacques Rousseau adresse à Voltaire, pour lequel il éprouvait tout d'abord – il ne faut pas l'oublier – une profonde admiration. Nous sommes en juin 1760 : le temps de l'admiration est passé, celui de la « haine » est survenu.

Texte 1

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, 17 juin 1760

Je ne vous aime point, Monsieur ; vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi, votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de

¹ Charles BARTHÉLÉMY, *Voltaire et Rousseau jugés l'un par l'autre*, Paris, Blériot, 1878, 235 p.

² Notamment les expositions co-dirigées par Andrew BROWN et Pierre LEUFFLEN, « Voltaire-Rousseau l'éternel duel » et « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau », Ferney-Voltaire, février 2018, <http://c18.net/18img/voltaire-rousseau-2012-reduit.pdf> et <http://c18.net/18img/cest-la-faute-2012-b.pdf>

mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais, enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu.

Cinq ans plus tard, au plus fort de leur querelle, Voltaire publie de manière anonyme un texte terrible, le Sentiment des citoyens, dont il ne semble pas étrangement que Rousseau ait deviné l'origine. Du moins s'est-il toujours mépris sur son auteur véritable...

Texte 2

Voltaire, *Sentiment des citoyens*, 1765

On a pitié d'un fou ; mais quand la démence devient fureur, on le lie. La tolérance, qui est une vertu, serait alors un vice.

Nous avons plaint Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de notre ville, tant qu'il s'est borné dans Paris au malheureux métier d'un bouffon qui recevait des nasardes à l'Opéra, et qu'on prostituait marchant à quatre pattes sur le théâtre de la Comédie. À la vérité, ces opprobres retombaient en quelque façon sur nous : il était triste pour un Genevois arrivant à Paris de se voir humilié par la honte d'un compatriote. Quelques-uns de nous l'avertirent, et ne le corrigèrent pas. Nous avons pardonné à ses romans, dans lesquels la décence et la pudeur sont aussi peu ménagées que le bon sens ; notre ville n'était connue auparavant que par des mœurs pures et par des ouvrages solides qui attiraient les étrangers à notre Académie : c'est pour la première fois qu'un de nos citoyens l'a fait connaître par des livres qui alarment les mœurs, que les honnêtes gens méprisent, et que la piété condamne.

Lorsqu'il mêla l'irréligion à ses romans, nos magistrats furent indispensablement obligés d'imiter ceux de Paris et de Berne, dont les uns le décrétèrent et les autres le chassèrent. Mais le conseil de Genève, écoutant encore sa compassion dans sa justice, laissait une porte ouverte au repentir d'un coupable égaré qui pouvait revenir dans sa patrie et y mériter sa grâce.

Aujourd'hui la patience n'est-elle pas lassée quand il ose publier un nouveau libelle dans lequel il outrage avec fureur la religion chrétienne, la réformation qu'il professe, tous les ministres du saint Évangile, et tous les corps de l'État ? La démence ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes.

Les choses avaient pourtant bien commencé : Rousseau, rappelle, dans le troisième livre des Confessions, qu'il professait pour Voltaire une réelle admiration.

Texte 3

Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, livre III

J'avais trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupais : le *Spectateur*, Pufendorf, Saint-Évremond, la *Henriade*.

Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisais un peu de tout cela. Le *Spectateur* surtout me plut beaucoup et me fit du bien. M. l'abbé de Gouvon m'avait appris à lire moins avidement et avec plus de réflexion ; la lecture me profitait mieux. Je m'accoutumais à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçais à discerner le français pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe, que je faisais avec tous nos Genevois, par ces deux vers de la *Henriade* :

Soit qu'un ancien respect pour le sang
de leurs maîtres
Parlât encore pour lui dans le cœur de
ces traîtres.

Ce mot *parlât*, qui me frappa, m'apprit qu'il
fallait un *t* à la troisième personne du subjonc-
tif, au lieu qu'auparavant je l'écrivais et pro-
nonçais *parla* comme le parfait de l'indicatif.

*L'admiration du jeune genevois ne se limite
pas à l'orthographe de l'auteur de la Henriade.
Elle s'étend d'abord à son théâtre, et tout par-
ticulièrement à la tragédie d'Alzire, qu'il dé-
couvre à Grenoble.*

Texte 4

Lettre de Rousseau à Madame de Warens, Grenoble, 13 septembre 1737

Permettez encore, Madame, que je prenne la
liberté de vous recommander le soin de votre
santé [...] La mienne fut fort dérangée hier soir
au spectacle. On représenta *Alzire*, mal à la vé-
rité ; mais je ne laissai pas d'y être ému, jus-
qu'à perdre la respiration ; mes palpitations
augmentèrent étonnamment, et je crains de
m'en sentir quelque temps.

Pourquoi, Madame, y-a-t-il des cœurs sen-
sibles au grand, au sublime, au pathétique,
pendant que d'autres ne semblent faits que
pour ramper dans la bassesse de leurs senti-
ments ? [...] Cet accident m'a forcé de renoncer
désormais au tragique, jusqu'au rétablissement
de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a
coûté bien des larmes en ma vie.

*Quelques années plus tard, Rousseau de-
mande à Voltaire l'autorisation de retoucher
quelques vers de son opéra La Princesse de
Navarre, et Voltaire se montre des plus ai-
mables...*

Texte 5

Lettre de Voltaire à Jean-Jacques Rousseau, 15 décembre 1745

Vous réunissez, Monsieur, deux talents
qui ont toujours été séparés jusqu'à présent.
Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de
vous estimer et de chercher à vous aimer. Je
suis fâché pour vous que vous employiez ces
deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop
digne. Il y a quelques mois que M. le duc de
Richelieu m'ordonna absolument de faire en
un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse
de quelques scènes insipides et tronquées qui
devaient s'ajuster à des divertissements qui ne
sont point faits pour elles. J'obéis avec la plus
grande exactitude, je fis très vite et très mal.
J'envoyai ce misérable croquis à M. le duc de
Richelieu, comptant ou qu'il ne servirait pas,
ou que je le corrigerais.

Heureusement, il est entre vos mains,
vous en êtes le maître absolu ; j'ai perdu tout
cela entièrement de vue. Je ne doute pas que
vous n'ayez rectifié toutes les fautes échap-
pées nécessairement dans une composition si
rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez
rempli les vides et suppléé à tout.

*Une première pique contre le célèbre écrivain
survient dans le Discours sur les sciences et les
arts, en 1750.*

Texte 6

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les Sciences et les Arts*, 1750

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de
ses contemporains sont la partie la plus pré-
cieuse de ses récompenses. Que fera-t-il donc
pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né
chez un peuple et dans des temps où les sa-
vants devenus à la mode ont mis une jeunesse
frivole en état de donner le tout, où les
hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de
leur liberté ; où, l'un des sexes n'osant approu-

ver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs ? il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse ! et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes !

Rousseau envoie ensuite à Voltaire, qui séjourne aux Délices, son Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité. L'échange des deux hommes en août et septembre 1755 est encore empreint d'une certaine cordialité, même si l'on sent, chez Voltaire, un début d'agacement...

Texte 7

Lettre de Voltaire à Jean-Jacques Rousseau, Les Délices, 30 août 1755

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre Bêtes.

Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. Et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes, que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada, premièrement parce que les

maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire, secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être. J'avoue avec vous que les belles lettres, et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal.

Texte 8

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, 7 septembre 1755

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre Chef. Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pourrez leur donner. Éclairez un peuple digne de vos leçons, et vous qui savez si bien peindre les vertus de la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits ; tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire et de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette fort pour ma part le peu que j'en ai perdu. À votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand qu'il n'appartient qu'à Dieu de le faire, et si pernicieux qu'il n'appartient qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes, personne au monde n'y réussirait moins que vous : vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

La publication du Poème sur le désastre de Lisbonne, avec en son centre la question de l'origine du mal, accroît le malentendu des deux philosophes, qui ne peuvent s'entendre sur la nature ou les destinées de la Providence. La fin de la lettre de Rousseau du 18 août 1756, que la postérité retiendra précisément sous le nom de « Lettre sur la Providence » et que le vieillard reçoit aux Délices au moment même où D'Alembert lui rend visite, contient de surcroît une pointe assez venimeuse qui ne fera qu'aggraver le conflit latent.

Texte 9

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, 18 août 1756

Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre et peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues de là tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des mesures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ? Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste ?

Texte 10

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, 18 août 1756 (fin)

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature

de l'âme, et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami ; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout.

La rupture est désormais consommée. Rousseau, qui admirait tant le théâtre de Voltaire lorsque, jeune encore, il traversait Grenoble, le prend pour cible dans sa célèbre Lettre à d'Alembert sur les spectacles avec, encore une fois, une pointe ad personam dont tout le monde comprend qu'elle vise le résident des Délices...

Texte 11

Jean-Jacques Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles, 1758

Quant à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causerait chez nous les plus affreux désordres ; elle servirait d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulières. Notre ville est si petite que les peintures de mœurs les plus générales dégénéreraient bientôt en satires et personnalités. L'exemple de l'ancienne Athènes, ville incomparablement plus peuplée que Genève, nous offre une leçon frappante : c'est au théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes et la mort de Socrate, c'est par la fureur du théâtre qu'Athènes périt et ses désastres ne justifiaient que trop le chagrin qu'avait témoigné Solon, aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers français et des pièces de théâtre, talents qui ne sont point les nôtres et que nous ne posséderons jamais. Mais que

M. de Voltaire daigne nous composer des tragédies sur le modèle de *La Mort de César*, du premier acte de *Brutus*, et, s'il nous faut absolument un théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, et à vivre autant que ses pièces.

Texte 12

Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758

Si le seul établissement du Théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des pièces qu'on y représente ? Les avantages mêmes qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts et nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans et des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance et de la grandeur ; de quoi nous servira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puissants pour cela ? Que nous importe d'aller étudier sur la scène les devoirs des rois, en négligeant de remplir les nôtres ? La stérile admiration des vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples et modestes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un marquis, c'est un marquis, enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir ; et qui sait combien de courtards croiront se mettre à la mode, en imitant les marquis du siècle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, et de l'exemple continu des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les sentiments ont encore leur droiture natu-

relle ; qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable et qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissait Homère de sa République, et nous souffrirons Molière dans la nôtre ! Que pourrait-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

La guerre est déclarée : Rousseau n'espère plus rien ni de Voltaire, ni de Genève, ni d'aucun de ses ennemis.

Texte 13

Jean-Jacques Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*, troisième lettre

Et qu'on ne dise point que je manque à mes engagements en m'obstinant à défendre ici mes idées. Ce serait le comble de l'injustice ; ce ne sont point mes idées que je défends, c'est ma personne. Si l'on n'eût attaqué que mes livres, j'aurais constamment gardé le silence ; c'était un point résolu. Depuis ma déclaration, faite en 1753, m'a-t-on vu répondre à quelqu'un, ou me taisais-je faute d'agresseurs ? Mais quand on me poursuit, quand on me décrète, quand on me déshonore pour avoir dit ce que je n'ai pas dit, il faut bien, pour me défendre, montrer que je ne l'ai pas dit. Ce sont mes ennemis, qui, malgré moi, me remettent la plume à la main. Eh ! qu'ils me laissent en repos, et j'y laisserai le public ; j'en donne de bon cœur ma parole.

Nous en arrivons alors à ce pamphlet horrible intitulé Sentiment des citoyens dont même les plus fervents admirateurs de Voltaire s'accordent aujourd'hui à penser qu'il dépare un peu les œuvres du patriarche... La charge est en tout cas très violente, et le texte qui suit, Lettre de M. de Voltaire au docteur Jean-

Jacques Pansophe, *offre une synthèse des griefs retenus contre « ce fou de Jean-Jacques »*.

Texte 14

Voltaire, *Sentiment des Citoyens*, 1765

Est-il permis à un homme né dans notre ville d'offenser à ce point nos pasteurs, dont la plupart sont nos parents et nos amis, et qui sont quelquefois nos consolateurs ? Considérons qui les traite ainsi : est-ce un savant qui dispute contre des savants ? Non, c'est l'auteur d'un opéra et de deux comédies sifflées. Est-ce un homme de bien qui, trompé par un faux zèle, fait des reproches indiscrets à des hommes vertueux ? Nous avouons avec douleur et en rougissant que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui de village en village, et de montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mère, et dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital en rejetant les soins qu'une personne charitable voulait avoir d'eux, et en abjurant tous les sentiments de la nature comme il dépouille ceux de l'honneur et de la religion.

Texte 15

Lettre de M. de Voltaire au docteur Jean-Jacques Pansophe, 1766

Judicieux admirateur de la bêtise et de la brutalité des sauvages, vous avez crié contre les sciences, et cultivé les sciences. Vous avez traité les auteurs et les philosophes de charlatans ; et, pour prouver d'exemple, vous avez été auteur. Vous avez écrit contre la comédie avec la dévotion d'un capucin, et vous avez fait de méchantes comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un satrape ou un duc eût du superflu, et vous avez copié de la musique pour des satrapes ou des ducs qui vous payaient avec ce superflu. Vous avez barbouillé un roman ennuyeux, où un pédagogue suborne honnêtement sa pupille en lui enseignant la vertu ; et la fille modeste couche honnêtement avec le pédagogue ; et elle sou-

haite de tout son cœur qu'il lui fasse un enfant ; et elle parle toujours de sagesse avec son doux ami ; et elle devient femme, mère, et la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; et elle vit et meurt en raisonnant, mais sans vouloir prier Dieu. Docteur Pansophe, vous vous êtes fait le précepteur d'un certain Émile, que vous formez insensiblement par des moyens impraticables ; et pour faire un bon chrétien, vous détruisez la religion chrétienne. Vous professez partout un sincère attachement à la révélation, en prêchant le déisme, ce qui n'empêche pas que chez vous les déistes et les philosophes conséquents ne soient des athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur et de justesse d'esprit ; mais permettez-moi, de grâce, de croire en Dieu. Vous pouvez être un sophiste, un mauvais raisonneur, et par conséquent un écrivain pour le moins inutile, sans que je sois un athée. L'Être souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement son arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon mieux pour soutenir la cause de Dieu et de la vertu, mais avec moins de bile et d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les philosophes et contre moi ne vous rendent désagréable aux yeux de l'Être suprême, comme vous l'êtes déjà aux yeux des hommes ?

La suite – et la fin – sont connues : les deux hommes meurent à quelques semaines de distance, et se font face, depuis plus de deux cents ans, dans la crypte du Panthéon. Comme s'il était finalement impossible de les dissocier et que leur querelle les eût, dans un paradoxe dont on mesurera l'ironie, réunis pour toujours.